

UN JÉSUISTE BELGE EN HONGRIE AU SIÈCLE DES « LUMIÈRES »

ROLAND MORTIER

Université Libre de Bruxelles,
Faculté de Philosophie et Lettres

Le rôle de l'abbé Feller dans la polémique antiphilosophique de la fin du XVIII^e siècle est un aspect bien connu de l'histoire intellectuelle des Pays-Bas autrichiens de l'époque. Diverses études biographiques lui ont été consacrées,¹ auxquelles nous renvoyons le lecteur curieux des faits et gestes de ce personnage remuant, cet adversaire intransigeant de la « philosophie », ce polémiste qui se situe parmi les plus véhéments de ceux qu'on a justement qualifiés de « prophètes du passé ».²

D'origine luxembourgeoise, mais né à Bruxelles en 1735 et longtemps fixé à Liège, Feller appartient de plein droit à notre histoire nationale aussi bien qu'à celle du Grand-Duché de Luxembourg, aucune de ces deux nationalités n'existant juridiquement ou politiquement avant le XIX^e siècle. Membre de la Compagnie de Jésus, il lui restera fidèle à travers toutes ses vicissitudes, et il connaîtra après 1791 les amères tribulations de l'exil.

Sa brillante réputation de publiciste, Feller la doit beaucoup moins à ses réfutations de Copernic, de Newton ou de Buffon (l'adversaire à qui il réserve ses coups les plus durs) qu'à la diffusion très large qu'ont connue son *Journal historique et littéraire* (Luxembourg 1773-1788, Liège 1789-1791, Maestricht 1791-1794), très répandu en Allemagne et en Europe centrale, et davantage encore son *Dictionnaire historique* (1781-83, 6 vol.), destiné à faire contrepoids à Bayle, à Voltaire et à l'*Encyclopédie*. Courtois et généreux dans sa vie privée, Feller réservait à ses écrits toute son apreté d'Ardençais, toute l'intolérante vigueur de ses convictions catholiques. Pour lui, « un philosophe est un monstre » et il n'a pas hésité à répandre l'absurde légende d'un Voltaire mourant rongé par la honte et le désespoir, et allant jusqu'à dévorer ses propres excréments. Il est inutile de revenir sur ces excès, assez courants malheureusement dans les polémiques religieuses du XVIII^e siècle, et qui n'ajoutent rien à sa gloire posthume.

Nous préférons aborder ici un aspect quelque peu négligé, et cependant fort attachant, de cette personnalité complexe: il s'agit de Feller voyageur, observateur des pays d'Europe centrale, et tout particulièrement de la Hongrie³ où il enseigna assez longtemps. Feller était mort depuis dix-huit ans, en exil à Ratisbonne, lorsque parurent ses notes de voyage, intitulées *Itinéraire, ou Voyages de Mr. l'abbé de Feller en diverses*

parties de l'Europe : en Hongrie, en Transylvanie, en Esclavonie, en Bohême, en Pologne, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en France, en Hollande, aux Pays-Bas, au pays de Liège, etc. Ouvrage posthume, dans lequel se trouvent beaucoup d'observations et de réflexions intéressantes (2 tomes; Liège, Lemarié et Paris, Delalain; 1820).

Ces deux volumes rassemblent des notes manuscrites parfois assez anciennes et dont l'origine remonte à la désignation du jeune Jésuite, en 1765, en qualité de professeur au collège de Tirnaw.⁴ Cette première strate est écrite au présent,⁵ à la manière d'un journal intime, mais elle est complétée, revue et corrigée sur bien des points à la lumière d'expériences ultérieures. Pour faire bonne mesure, l'auteur (ou l'éditeur) a ajouté au voyage en Europe centrale des lettres et des notices relatives aux Pays-Bas, aux pays de Liège, à Paris, à l'Alsace, à la Rhénanie, au Brabant, au Limbourg, et même aux grottes de Han-sur-Lesse. Le tout forme un recueil très composite, qui n'a rien de commun avec ce que seront les récits de voyage de l'âge romantique. Feller se veut un observateur précis et scientifique.⁶ Son regard est attiré par les curiosités naturelles, surtout minéralogiques, par les monuments religieux et historiques, beaucoup plus rarement par les usages locaux et par les mentalités particulières (p. ex. vol. I, p. 173, sur la croyance aux vampires en Pologne).

Il n'en est que plus intéressant de dégager l'image que ce lettré venu des Pays-Bas méridionaux s'est faite d'un pays relativement peu connu en Europe occidentale; en d'autres termes, comment Feller a vu la Hongrie, et comment il l'interprète auprès de ses lecteurs de langue française. Certes, il serait fastidieux de reprendre intégralement et in-extenso ces notes éparses, dont la sécheresse fait parfois songer à un article de dictionnaire. Notre attention portera sur les notations personnelles, sur les détails révélateurs, sur la focalisation parfois surprenante du regard, mais aussi sur les limites et sur les faiblesses de l'information d'un étranger étonné et crédule.

La première allusion à la Hongrie n'est guère flatteuse, on en conviendra. Parlant des bibliothèques qu'il a visitées, Feller écrit: «à Tirnaw, chez nos Pères, les livres manquent. Cette bibliothèque est cependant la seule de toute la Hongrie, encore n'y a-t-il que la place qu'on puisse appeler bibliothèque» (I, 17). Feller n'est guère plus élogieux à l'égard de Tirnaw en général. «La ville est laide, quoique considérable depuis la fondation de l'Université, qui est toute aux Jésuites, et la translation du chapitre de Strigonie» (I, 18).

En septembre 1765, il se rend à Trentschin,⁷ «où nous avons une belle maison et une belle église : c'est le noviciat de la Hongrie». Première remarque positive : «Le pays, depuis Tirnaw jusqu'à Trentschin, est très-beau et très-peuplé. On y voit un beau château appartenant au comte de Reway,⁸ et un autre magnifique au comte Antoine Erdödy»⁹ (I, 20).

Mais Feller n'apprécie guère les conditions matérielles de vie dans ce qui est aujourd'hui la Slovaquie. «La pauvreté et la malpropreté des auberges dans ce pays-là sont extrêmes. Les draps de lit n'y sont presque jamais changés. . . En certains cantons

de la Hongrie, les paysans portent des chemises enduites de graisse, qu'ils n'ôtent jamais. Telle chemise se transmettra jusqu'à la quatrième génération » (I, 23). Même sarcasme à propos de Neuheusel,¹⁰ « ville démolie, mais très célèbre dans l'histoire de Hongrie; nous y fûmes tellement accablés de puces, que nous l'appelâmes *Pulicopolis* » (I, 25).

Nous voici, enfin, dans la Hongrie d'aujourd'hui, et tout d'abord à Esztergom. «Graan, ou Strigonie, est une ville vaste, mais mal bâtie. Les fondements de l'église métropolitaine, du palais archiépiscopal, des séminaires, etc., jetés par feu l'archevêque Barkozi,¹¹ promettaient beaucoup. On les appelle ici *Surgentes novae Carthaginis arces*. Il est incertain si cet ouvrage sera continué, *pendent opera interrupta minaque murorum ingentes*. Tout était dans le même état quand je fus à Graan en 1767 ». (I, 27).

Le ton change lorsque Feller arrive à Buda. « Bude est une très-grande ville, qui en renferme trois; *Arx*, qui est proprement la ville, *Aquatica*, *Ratzianica*, qui est la ville des Grecs. . . Le nouveau palais et l'arsenal sont magnifiques mais la ville n'est pas forte [= fortifiée]. Placée sur une colline commandée de toutes parts, ceinte d'une simple muraille, elle a fait, en 1684 et 1686, une résistance inconcevable. . . On montre à Bude un endroit d'où le sang humain coulait comme un torrent dans le Danube durant l'assaut. On a laissé, par respect, subsister dans cette ville un reste du bâtiment qui renfermait la célèbre bibliothèque du roi Mathias Corvin. Il y reste encore aussi une mosquée et un minaret. J'y entrai, pour pouvoir dire que j'avais été dans un temple de Musulmans » (I, 28).

Même éloge pour Pest. « Pest est une fort belle ville; l'hôtel des invalides¹² est un des plus beaux édifices de l'Europe. . . le frontispice annonce la demeure d'un Roi. Les statues, les trophées, les inscriptions brillent de toutes parts. . . A Pest commence cette plaine immense, où rien, pas même un arbre, ne borne la vue. Du côté de Bretzin¹³ elle est rase de toutes parts; on l'appelle *mare siccum* » (I, 29).

De Pest jusqu'au lac Balaton, en passant par Alba Regia,¹⁴ Feller ne s'intéresse qu'aux monastères de divers ordres religieux, dont certains, comme les Paulins,¹⁵ sont inconnus aux Pays-Bas. Mais le voici devant l'immensité du lac: « On croit voir la mer. Les eaux en sont bonnes, les poissons grands et excellents; les tempêtes y sont fréquentes; je l'ai vu en fureur; les vagues étaient hautes. On assure qu'il communique avec la mer, et la chose est vraisemblable, puisqu'il y entre fort peu d'eau d'ailleurs; on dit aussi qu'il s'élève une tempête quand on y jette des pierres. . . Nous en avons jeté plusieurs sans effet » (I, 30).

Passionné de sciences naturelles, et ennemi acharné de Buffon, Feller s'intéresse aux poissons du Balaton, qui sont « fort grands et d'une figure singulière, ainsi que presque tous les grands poissons des lacs. Ne pourrait-on pas croire que ce sont des poissons de mer dégénérés, ou plutôt modifiés suivant l'effet que l'influence des eaux douces peut avoir sur les animaux indigènes de la mer? » Mais les poissons ne sont pas seuls à attirer

sa curiosité: « Il y a, à Véresbérény,¹⁶ près du Balaton, des escargotières que j'ai vues, et où l'on nourrit des escargots d'une grandeur inconnue aux Pays-Bas; les Hongrois aiment les escargots à la folie¹⁷ » (I, 33).

A Raab (ou Javarin),¹⁸ Feller découvre une belle ville, dont la cathédrale le déçoit, mais il s'attarde surtout au monument érigé en 1731 par l'empereur Charles VI « en réparation de l'horrible profanation de l'Eucharistie, qui fut le crime de toute la garnison en corps ». Le pape Clément XII était d'avis que les coupables fussent sévèrement punis, et que Raab fût démoli, « mais l'Empereur n'en fit rien », et Feller ajoute: « On a remarqué que depuis ce temps-là, les affaires de l'Empereur allèrent de mal en pis » (I, 35). En voilà pourquoi, s'il faut en croire ce Jésuite intelligent et cultivé, l'Empereur aurait perdu successivement les deux Siciles, la Serbie, la Bosnie et la Valachie. Pour lui, « la maison d'Autriche mourut avec Charles VI. La faute de Saül fut en apparence plus légère: il avait épargné les Amalécites ». Telle est la vision historique foncièrement archaïque et sacralisée d'un chrétien du XVIII^e siècle, d'un contemporain de Voltaire (dont les *Annales de l'Empire* sont d'ailleurs citées pour la circonstance). L'histoire des mentalités ne saurait faire fi de témoignages aussi éloquents.

Lorsque l'intérêt de son Eglise n'est pas directement en cause, Feller manifeste souvent plus d'esprit critique. En voici l'exemple: « Le Recteur du Collège de Bude m'a dit comme une chose miraculeuse que tous les ans, le 2 septembre, jour de la procession qu'on fait en action de grâces pour l'expulsion des Turcs, les aigles s'assemblent et viennent voltiger au-dessus du peuple; mais je crois que le bruit du canon de la place les fait sortir de leur retraite . . . j'ajoute que l'on peut dire des Hongrois, ce que le P. Schmitt, dans sa belle *Histoire des Ottomans*, dit des Turcs: *Gens quae omnia interpretatur* » (I, 36).

Les voyages de Feller dans le Centre de l'Europe ont souvent une motivation d'ordre scientifique et technique, et il n'hésite pas, à l'occasion, à revêtir la tenue de mineur pour visiter les mines. Mais on s'aperçoit, en le lisant, combien le goût du merveilleux coexiste encore, à cette époque, avec la curiosité scientifique: ici, c'est un lac au fond d'une mine où le fer se change en cuivre au bout de quinze jours; là, ce sont les démons montagnards dont les mineurs de Hongrie attestent la présence, et qu'il se garde bien de mettre en doute puisque « bien des choses incroyables sont néanmoins vraies » (I, 48-49); ailleurs, il remarque « que presque toutes les vaches et les bœufs de Hongrie sont gris, quoiqu'ils soient roux en naissant », alors que « les vaches de Suisse, transplantées en Hongrie, restent noires, même après plusieurs générations », ce qui, dit-il, « peut servir dans la question de l'origine des nègres ». Mais la réflexion la plus saugrenue sur la Hongrie est peut-être celle qui concerne les chiens de berger:¹⁹ ils y sont très semblables aux moutons, « ce qu'il faut expliquer par l'imagination » (I, 49).

À Presbourg,²⁰ il a vu un basilic, qu'il nous décrit avec un grand luxe de détails. « Cet animal a des pieds, il est ailé, sa queue est noueuse; il est tel, en un mot, qu'on peint les

dragons: il est donc sûr et démontré qu'il y a des dragons, c'est-à-dire des serpents ailés; et Kircher a raison d'appeler *obstipi capitis homines* ceux qui en nient l'existence». Qu'il puisse tuer par le regard n'a, pour Feller, rien d'inconcevable. Pourquoi ne pas croire qu'en fixant sa vue sur un objet il puisse «lui envoyer par les yeux assez de poison pour le tuer» (I, 55)?

Du basilic, Feller passe sans transition aux vins de Hongrie. On voit mal le rapport. Reste qu'ils sont excellents et qu'on regarde le Tokai comme le meilleur de la terre. Tel n'est pas son avis personnel: le Tokai convient aux vieillards, mais le Monte-Pulciano lui est supérieur. Parmi les vins hongrois, il tire hors de pair celui de Graan (Esztergom) et celui d'Agria (Eger), puis il se ravise soudain: «Mais quoi! J'oubliais l'*Hongria*, c'est le roi de tous les vins» (I, 56).

A huit lieues au Nord de Tirnaw, il a visité les étonnants caveaux de Cheita,²¹ qu'il a parcourus en rampant. Il rapporte la tradition qui veut que ces caves aient été faites par «les *Hussites-Adamites*, qui s'y retiraient, ou pour y faire leurs abominations, ou pour se dérober au zèle des Catholiques». Mais il y a plus grave. «C'est dans une de ces caves que s'est passée l'histoire terrible de la Comtesse *Báthory*, mariée au Comte *Nádasty*.²² Elle sacrifia six cents filles à sa beauté, se lavant dans leur sang pour se blanchir le teint. Cette scélérate prit ensuite plaisir à manger la chair humaine et à voir expirer ces filles dans les plus affreux tourments. Cette histoire est certaine, quoique plusieurs y ajoutent des circonstances fabuleuses. . . . Toutes les circonstances de cette histoire se trouvent dans les registres du Palatin Turzo,²³ juge de ce crime. . . . On a cependant résolu de supprimer cette histoire dans une nouvelle édition du P. Turoczi (*Hungaria suis cum regionibus*), pour ne pas irriter la famille de *Nádasty*; celle des *Báthory* est éteinte. C'est ignorer les droits de l'histoire: elle doit dévoiler les grands forfaits comme les grandes vertus, montrer jusqu'où peut s'élever une belle âme, et quelle est la profondeur de l'abîme où entraîne le crime. Je ne sais si le monde a vu pareille atrocité depuis qu'il existe, dit le P. Turoczi; il désespère de trouver croyance» (I, 58—59).

La Hongrie lui apparaît comme une extraordinaire mosaïque de peuples et de religions. «C'est en Hongrie que j'ai appris à connaître cent nations différentes; car, sans parler des Esclavons, des Croates, des Arméniens, des Transylvains, des Allemands, des Français, des Italiens, des Polonais, etc. que je vois tout les jours à Tirnaw, il y vient des Turcs, des Arabes, des Maronites etc. Il y a même une colonie considérable de Russes près d'Unguar :²⁴ ils sont unis à l'Eglise Romaine. Du reste ils suivent le rit grec, et ont leurs popes qui sont mariés. Leur évêque réside à Munkatz;²⁵ il est zélé catholique Romain. Les Turcs sont à Semlin, à Posega etc., et viennent aux foires de Zagraf, de Cronstadt etc.»²⁶ (I, 66—67).

Viennent alors les considérations générales sur les Hongrois et sur leurs rapports avec les peuples voisins. «Les Allemands regardent les Hongrois comme un peuple peu civilisé : les Hongrois n'aiment pas les Allemands . . . Les Hongrois méprisent les Sclavons, dont le pays est rempli. Les Slavons respectent les Hongrois, comme la

nation dominante; mais l'envie et la haine accompagnent ce respect. Les Arméniens et les Grecs font bande à part : jamais je n'ai vu ni imaginé d'esprits plus nationaux : c'est vraiment *Regnum in se divisum*. Les Grecs que j'ai vus souvent, surtout les schismatiques, ont outre leur ancienne perfidie une espèce de férocité que leurs pères n'avaient pas : ils sont également barbares et ignorants; leur habit, en Hongrie, ne diffère que peu de l'habit hongrois » (I, 68).

Et voici maintenant comment Feller voit les Hongrois eux-mêmes. « Le Hongrois est assez sincère; il est cordial, serviable, bienfaisant, et s'attache beaucoup, dès qu'avec un mérite médiocre on lui paraît avoir quelque amitié pour lui : mais il ne faut point offenser la nation; on bouleverserait tout l'univers, si on loue la Hongrie, tout est bien. Ce peuple a encore quelque chose du vieux temps, où la simplicité et la droiture faisaient l'honneur de l'humanité. Il est chaste dans ses mœurs, grave et honnête dans ses discours *ut prisca gens mortalium*. Les choses cependant changent à vue d'œil. Les Hongrois aiment les Français; il y a un *certain je ne sais quoi* analogue au génie des deux nations : et de plus, les Français ont toujours loué leurs rébellions²⁷ et les ont soutenues par de puissantes diversions. Or tout le monde sait que les Français sont devenus le modèle de toutes les nations pour le malheur de la Religion et des mœurs.

La nation, en général, est assez docile et modeste, excepté dans ce qui concerne la guerre, en quoi elle prétend exceller. Elle aime à apprendre et à se perfectionner; mais ceux qui font les savants sont insoutenables : ils ont tout le naturel de leur père *Attila* et de leur oncle *Buda* : aussi la littérature est-elle en Hongrie dans un état pitoyable. Newton y triomphe, ainsi que Boscovich, et tout nouveau faiseur de systèmes. Les nations moins cultivées ont toujours la fureur d'imiter le bien et le mal, le vrai et le faux qu'ils remarquent dans les peuples célèbres. Les Russes sont les plus furieux de ces imitateurs. Les Polonais sont en cela semblables aux Hongrois. Les Turcs commencent à imiter; ils ont déjà des imprimeries, des livres français, etc.

La Religion triomphe en Allemagne et en Hongrie, quant à l'extérieur; mais je n'y trouve pas, à beaucoup près, les sentiments et la solide piété que j'ai remarqués dans nos Belges, et dans ce qui reste de catholiques en Angleterre, en Hollande et en France. Etant dans le Luxembourg, je demandai à un homme qui avait beaucoup voyagé et qui avait un jugement bien solide, *où il pensait que se trouvaient les meilleurs Catholiques?* Je crus qu'il allait dire : *En Italie, en Espagne, en Portugal*, il me répondit : *Dans le pays de Luxembourg* » (I, 68—69). Ce qui prouve que le chauvinisme belgo-luxembourgeois de Feller n'est pas moins vif que celui qu'il relève, à d'autres égards, dans le peuple hongrois.

Notre bouillant Jésuite a des doutes sur la ferveur religieuse et sur l'orthodoxie des Hongrois. « En Hongrie, il y a quelque chose de machinal : des soupirs, des inclinations profondes, des frapements de poitrine sans fin : jeunes et vieux, pieux et méchants, tous font de même. Une nouvelle hérésie ferait bien des ravages » (I, 70).

Mais ce ne sont là que de minces réserves par rapport au jugement cruel qu'il porte sur les non-catholiques et sur les minorités nationales. « Les Hérétiques, surtout les Calvinistes, sont prodigieusement ignorants et barbares en Hongrie; je ne sais d'où leur vient la coutûme de peindre des coqs dans leurs églises; c'est là comme leur idole dans ce pays-ci; rien de semblable chez les Allemands... Depuis que j'ai vu nos paysans Slavons,²⁸ je n'ai aucune peine à croire ce que nos missionnaires nous disent de quelques nations Indiennes et de leur extrême stupidité; plusieurs ne peuvent compter jusqu'à 30. Celui qui m'a conduit jusqu'à Bude marquait sur un bâton, par autant d'échancrures, ce qui lui venait par jour... Ils comptent aussi leurs péchés sur des bâtons, et portent ces bâtons au confessionnal » (I, 71).

Il est vrai que Feller atténue aussitôt en note la sévérité de ses observations en remarquant: « J'ai fait ailleurs des réflexions sur cette stupidité, et sur le tort de ceux qui semblent s'en prendre à l'âme et au cerveau. Qu'on nous traite en Slaves, dit Voltaire, et nous serons Slaves ». Sartre ne dira pas autre chose à propos de la condition juive et de sa relation avec l'antisémitisme.

Si la nation slavonne est « très laborieuse, très pauvre et très gaie », que dire des autres? « Les nommés Singari,²⁹ Bohémiens, ont un air effrayant; ils demeurent dans des espèces de camps, comme les Tartares vagabonds, et sont presque nus. Les Slaves paraissent des philosophes en comparaison d'eux. Les Valaques sont encore pires. De la cettte épitaphe: *Hic est ille Dacus, scelerum Lacus, atque Valachus* ».

Suivent quelques réflexions sur l'état social des masses paysannes. « Le despotisme des nobles sur les paysans est extrême; ce qui leur plaît est à eux. J'ai eu peine à concilier ce droit avec l'humanité. Quand les seigneurs les font travailler, il y a plusieurs hommes à pied ou à cheval qui les aiguillonnent avec des fouets: il en est de même des Valaques. Pour que le paysan soit libre et à son aise, sans être dangereux, il doit être instruit, convaincu de la soumission qu'il doit à ses maîtres et pénétré des vertus de la Religion etc. Les Bohémiens ne se sont révoltés en 1774 et 1775 que parce que la suppression des Jésuites leur avait rendu problématiques les maximes de la Religion » (I, 72).

Voici pour les goûts des Hongrois: « Le Hongrois aime les couleurs tranchantes et brillantes. Les Turcs aiment le rouge. Les Hongrois appellent ces derniers *woros Torok*,³⁰ c'est-à-dire *rubros Turcas*, ou *Turcs rouges*... L'habit hongrois fait extrêmement bien à la jeunesse, il est plus propre que tous les habillements du monde à bien faire paraître un beau corps; aussi les Hongrois sont-ils fous de leur habit, et surtout de leurs culottes: bien des jeunes gens refusent d'entrer en religion pour ne pas mettre *caligas Germanicas*, des culottes Allemandes. Ils se font une loi de ce proverbe: *Omnia si perdas, caligas servare memento* (S'il vous faut tout perdre, sauvez votre culotte). Un de nos missionnaires, ayant fait inutilement beaucoup d'efforts pour convertir un village Luthérien, s'avisa de dire que Luther avait eu *caligas Germanicas*, c'est-à-dire des culottes à l'Allemande; le prédicant l'ayant avoué, tout le village se convertit. Le fait est vrai, et en même temps plus vraisemblable

qu'on ne pense; et il ne révolte pas ceux qui savent avec quelle facilité ces peuples ont tant de fois passé d'une religion à l'autre. Le peuple, en ces pays, est peu instruit des motifs de sa croyance; les ministres se sont beaucoup servis de la haine des Hongrois contre les Allemands pour faire des prosélytes; et les préjugés les plus grossiers et les plus ridicules tiennent ces pauvres rustres asservis aux opinions qu'on a intérêt à leur faire professer » (I, 75).

Feller constate que « les Hongrois, ainsi que les Autrichiens, ont un attrait particulier pour les études sèches et pénibles, par exemple les calculs, les langues, l'antiquité . . . ». En revanche, « ils ont peu de goût pour la littérature et les beautés de la philosophie, mais ils s'occupent beaucoup à connaître les métaux et les pierres précieuses; leurs cabinets en sont remplis ». (I, 78).

Ils sont aussi grands amateurs de chevaux, et experts dans leur dressage. Par contre, ils négligent fort l'architecture: « les maisons y sont mal bâties; la plupart sont des rez-de-chaussée ». Parfois, comme aux environs d'Alba Regia, il y a des villages entiers sous terre, et, dit Feller, « il faut être attentif pour ne pas se précipiter dans les maisons par les cheminées. En général, les maisons villagenoises sont très pauvres et très basses. Aux Pays-Bas, on les prendrait pour des étables de cochons. Les rues sont très larges; on trouve en tout cela quelque air chinois, à la malpropreté près ».

Feller en vient alors à parler de la nourriture. « Les Hongrois n'aiment pas les mets délicats, mais les viandes solides. Ils donneront toujours un faisán pour un morceau de bœuf . . . Les Hongrois mangent sans beaucoup d'assaisonnement, et souvent la viande n'est cuite qu'à demi. Ils ne parlent que de *bubula* (viande de bœuf). Le Carême ne leur pèse que parce qu'ils doivent se passer de *bubula*. Leur premier mot, en entrant dans les auberges, c'est *bubula*: l'aubergiste tuera sur-le-champ un bœuf pour en donner les viandes, une demi-heure après, à ses hôtes » (I, 85).

« Point de desserts dans ce pays-ci; après le rôti, tout est fini. Leurs sauces ne sont qu'une imitation des sauces allemandes et françaises; mais souvent rien n'est plus ridicule que cette imitation. Il y a quelque temps que les Hongrois ne souffraient ni bouillon, ni ragôuts; il ne leur fallait que de la viande mal cuite, mais en grande quantité. Si l'on est invité par un Transylvain, il faut porter avec soi son couteau et sa fourchette; on les porte attachés à la ceinture, ou dans le fourreau du sabre . . . J'aime assez les Transylvains; ils ont quelque chose de guerrier et de résolu, ne laissant pas d'être traitables et capables d'amitié. S'ils épousent les intérêts de quelqu'un, c'est avec fureur » (I, 86).

Sur cette lancée, Feller en vient à parler du préjugé de noblesse en Hongrie. « Les Hongrois sont, on ne peut pas plus, attentifs aux titres de noblesse. Chez eux, la profession des arts vils n'ôte point la noblesse; au contraire ils font grand cas d'une grande liste d'emplois bas et roturiers: grand nombre de pauvres sont nobles d'une ancienne noblesse accordée par le roi S. Etienne; ce sont souvent les plus fiers . . . Tout le monde est *excellens, nobilis, prænobilis, eruditus*, etc.: un écolier ordinaire est tout

cela ensemble. Ce goût est commun aux Hongrois avec les nations orientales. Plus de culture et de vraie philosophie corrigeront ce défaut. Rien en ceci de plus raisonnable que les Français» (I, 86—87).

Les notations de caractère intime sont rares, on l'aura remarqué. Une fois, cependant, il arrive à Feller de parler de lui-même et de l'accueil qu'il a reçu en Hongrie (I, 149—150): «Je dois reconnaître que, dans tous mes voyages, les Hongrois me font assez d'accueil; ils aiment et estiment les Français, comme je l'ai déjà dit. Quoique je sois Belge, et non Français, on m'appelle constamment *Gallus*, *Frenzoss*, *Franczuch*, *Franczuz*, *Franczia*. Peu de gens m'appellent par mon nom: le peuple, surtout, regarde les Français comme des hommes d'une nouvelle espèce. Lorsque j'étais à Neusol,³¹ on s'assemblait autour de moi dès que je paraissais pour dire la messe; ce qui m'obligea de la dire lorsqu'il y avait peu de monde à l'église. Un plaisant (l'admirable P. Sperantzi) disait qu'il fallait me porter par la ville enfermé dans un coffre, au son d'un flageolet. Mon exil les touche, et les porte à me l'adoucir, tandis qu'il ne me touche pas moi-même».

Feller parle aussi de la langue hongroise, de sa difficulté,³² et il croit y trouver, çà et là, quelques analogies avec son propre dialecte allemand du Luxembourg.³³ Ce qu'il explique, assez comiquement, par la présence de vieux soldats huns, en Champagne et dans les environs, après la défaite d'Attila, et par leur mariage avec des femmes belges (I, 189—190).

Il serait aisé de prolonger cette lecture à bâtons rompus et de multiplier les détails curieux rassemblés par Feller. Mais je préfère renvoyer mes lecteurs au texte intégral de ce savoureux *Itinéraire*, conçu sans ordre, au fil des souvenirs et des associations d'idées, déconcertant comme un coq-à-l'âne.

Au-delà de son charme anecdotique, il nous instruit à la fois sur son auteur, avec sa spontanéité, sa foi robuste et intolérante, sa curiosité toujours en éveil, ses préjugés inconscients, et sur la manière dont il a perçu la Hongrie, dans son caractère national profond, mais surtout dans le visage qu'elle présentait à la fin du XVIII^e siècle aux yeux d'un intellectuel venu de l'Occident. Tout n'est pas rose tendre dans ce portrait, à la fois sincère et tendancieux, mais au total la sympathie l'emporte sur l'aversion et c'est avec une bienveillance amusée que Feller rapporte (I, 74) le proverbe (sur lequel nous clôturons cet exposé) «*Extra Hungariam non est vita; vel si est, non est ita*. Hors de la Hongrie, point de vie; ou s'il en est ailleurs, il n'en est point de pareille³⁴».

Notes

1. La notice la plus détaillée est celle de A. Sprunck à l'article « Feller » de la *Biographie nationale du pays de Luxembourg depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Luxembourg, 1947, fascicule I, pp. 123–254.
2. On lira à son sujet l'attachante étude de R. Trousson, « L'abbé F.-X. de Feller et les philosophes », parue dans les *Études sur le XVIII^e siècle*, tome VI, Ed. de l'U. L. B., Bruxelles, 1979, pp. 103–115.
3. Nous respecterons dans cette étude l'extension géographique qu'il donnait à ce pays, conformément à l'équilibre politique de son temps.
4. Tirnaw: Nagyszombat, en Haute Hongrie au XVIII^e siècle, latin: Tirnavia, allemand: Tirnau; aujourd'hui Trnava en Slovaquie. L'Université de Nagyszombat fut fondée en 1635 par le Cardinal Péter Pázmány, archevêque d'Esztergom, primat de Hongrie, jésuite, au demeurant une des grandes figures de la littérature hongroise (1570–1637). Cette université fut transférée plus tard par la reine Marie-Thérèse à Buda, puis à Pest. (Nous devons ces renseignements, et tous ceux qui vont suivre, à la compétence et à l'amabilité de notre collègue Edouard Bene, à qui nous adressons de vifs remerciements).
5. Ainsi, I. 18: « A Tirnaw, où je suis depuis le 15 de Mai (1765)... Je n'y ai point d'autre plaisir que de philosopher avec moi-même, et d'entendre la belle musique de notre église », est corrigé par cette note postérieure: « J'ai été ensuite plus occupé; j'ai enseigné le français dans un séminaire, entendu les confessions, et travaillé à différentes affaires; et de plus j'ai eu l'occasion de voir la Moravie, la Pologne, et presque toute la Hongrie ».
6. Les paragraphes sont fréquemment introduits par la formule « J'ai vu ».
7. Trencsén, aujourd'hui Trenčín, en Slovaquie. Les magnifiques boiseries et les meubles du réfectoire de l'ancienne maison des Jésuites à Trencsén se trouvent actuellement dans le Musée du château de Nagytétény près de Budapest.
8. La grande famille hongroise des Révay.
9. La famille Erdődy est toujours vivante.
10. Hongrois: Érsekújvár; allemand: Neuhäusel; aujourd'hui Nové Zámky, en Slovaquie. Érsekújvár signifie « châteauneuf l'archevêque »; en effet, le château fort et la ville étaient la propriété des archevêques d'Esztergom.
11. Le comte François Barkóczy fut d'abord évêque d'Eger, puis cardinal et archevêque-primat d'Esztergom.
12. Aujourd'hui l'Hôtel de Ville de Budapest.
13. Debrecen; allemand: Debretzin, ou Debreczin.
14. Székesfehérvár; Feller la désigne par son nom latin.
15. L'ordre des Ermites de Saint Paul (dits aussi Paulins, ou Paulistes), est le seul ordre religieux de fondation hongroise. Créé en 1240 par le bienheureux Eusèbe de Strigonie, il est aujourd'hui encore très vivant en Pologne (par ex. à Czestochowa).
16. Veresberény, ou Vörösberény, localité près de Tihany qui possède une très belle église baroque avec l'ancienne résidence des Jésuites.
17. Depuis un siècle, les Hongrois ont cessé de manger les escargots.
18. Győr, latin: Jaurinum; allemand: Raab. Javarin vient certainement du nom italien de la ville, Giavarino. L'église et la résidence des Jésuites y existent toujours. A l'époque de Feller, plusieurs Jésuites d'origine italienne habitaient dans cette maison.
19. Les célèbres « komondor », au pelage très épais.
20. Pozsony, allemand: Pressburg, aujourd'hui Bratislava, en Slovaquie.
21. Csejte, aujourd'hui Čachtice, en Slovaquie. Feller latinise le nom hongrois.
22. La comtesse Elisabeth de Báthory, veuve du comte François de Nádasdy (et non Nádsty). Son histoire authentique a défrayé le chronique.
23. Thurzó.
24. Ungvár, aujourd'hui Ujgorod en U. R. S. S. (Ukraine subcarpathique).

25. Munkács, aujourd'hui Mukačevo en U. S. S. (Ukraine subcarpathique).
26. Semlin: Zimony; aujourd'hui Zemun, en Yougoslavie, Posega: Pozsega, aujourd'hui Požega, en Yougoslavie. Zagraf: Zágráb; aujourd'hui Zagreb, en Yougoslavie. Cronstadt: Brassó; allemand: Kronstadt; aujourd'hui Braşov en Roumanie.
27. Qu'on songe à François Rákóczi (1676–1735) prince de Transylvanie et chef de la guerre d'indépendance hongroise (1703–1711) soutenue par Louis XIV.
28. Entendre par là: les Slovaques.
29. En hongrois: cigány. Feller s'inspire plutôt de leur nom italien, Zingari.
30. Lire: « vörös török »
31. Besztercebánya, allemand: Neusohl; aujourd'hui Banska Bystrica en Slovaquie.
32. « La langue hongroise est rude à prononcer et difficile à apprendre, elle a quelque rapport avec celle des Turcs: plusieurs mots sont les mêmes dans les deux langues . . . La langue esclavonne est moins difficile que la hongroise; elle est la mère de la bohémienne, de la russe et de la polonaise. Les Hongrois la détestent, et voudraient la détruire avec la notion, sans laquelle néanmoins ils ne sauraient vivre » (I, 88).
33. « Je trouve, dans l'allemand de Luxembourg, des mots hongrois; comme *kabos*, choux . . . *Az*, c'est cela, cela est . . . *Niclos*, Nicolas; les Luxembourgeois disent, *Niclos*, *Szent Niclos* » (I, 189).
34. Ce dicton remonte au début du XVI^e siècle: il apparaît pour la première fois dans les *Antiquarum lectionum libri XVI* (1516) de Ludovicus Caelius Rhodiginus (Lodovico Ricchieri, 1469–1525). Souvent repris dans des ouvrages encyclopédiques et géographiques, fréquemment cité par les étrangers avec une pointe d'ironie, il sera adopté par les Hongrois aux-mêmes, à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, dans un esprit de fierté patriotique. Voir l'étude de M. Andor Tarnai, *Extra Hungariam non est vita* . . . , Budapest, Akadémiai Kiadó, 1969. (Je dois ces renseignements à mon érudit collègue et ami M. Tibor Klaniczay).